

**MAZZURKA**



HAANA HOJII

CHRONIQUES BLEUES D'AHMIRA

Mazzurka, Hana Hojh, janvier 2024, illustrations de Daniel Clayr.

Tous droits réservés. Achievé d'imprimer en France.

ISBN : 978-2-9590943-0-9

Dépôt légal : 13 décembre 2023

**CHRONIQUES  
BLEUES  
D'AHMIRA  
L'INTÉGRALE**

À tous les opprimés dans ce monde bien réel.

À tous ceux qui se battent pour leurs idéaux.

# ***TABLES DES MATIÈRES***

<b><i>MIEUX POUR NOUS</i></b>	<b><i>9</i></b>
<b><i>IMPIE</i></b>	<b><i>17</i></b>
<b><i>SA MAIN DANS LA MIENNE</i></b>	<b><i>151</i></b>
<b><i>FILS DE</i></b>	<b><i>161</i></b>
<b><i>CARTES EN MAIN</i></b>	<b><i>179</i></b>
<b><i>RESONANCES</i></b>	<b><i>203</i></b>
<b><i>RÊVEURS DE LIBERTÉ</i></b>	<b><i>386</i></b>
<b><i>UNE VIE DIFFÉRENTE</i></b>	<b><i>409</i></b>
<b><i>TRAJECTOIRE</i></b>	<b><i>413</i></b>
<b><i>CORRECTION</i></b>	<b><i>599</i></b>
<b><i>DESCENTE</i></b>	<b><i>609</i></b>
<b><i>LE JOURNAL DE LILI</i></b>	<b><i>631</i></b>





# MIEUX POUR NOUS

**O**rphée ne supportait plus les modules cubiques installés les uns au-dessus des autres, ne laissant aucune intimité possible. Si encore ils avaient pu accéder aux étages supérieurs mais leurs maigres revenus les cantonnaient aux niveaux les plus bas, ceux ne disposant que de fenêtres holographiques. Les écrans avaient beau simuler de vastes paysages verdoyants, Hélienor ne s’y était jamais résignée. C’est elle la première qui avait donné des signes de faiblesse. Elle restait des heures à contempler les nuages, installée dans son transat sur l’étroite terrasse partagée. Son éternel enthousiasme s’émoussait chaque jour davantage, surtout depuis qu’elle avait été contrainte d’accepter un nouveau poste administratif. C’était l’amour des végétaux qui les avaient réunis. Elle avait consacré tellement d’énergie à la sauvegarde de ses plantations. Cela faisait deux ans désormais que la dernière serre de Paris avait été fermée. Comme toujours le manque de place était passé devant toute autre considération ; raser la serre c’était pouvoir construire des centaines de logements. De toute manière plus personne ne s’intéressait aux plantes qui appartenaient à un autre temps et les visiteurs se faisaient de plus en plus rares. Leurs propres garçons, désormais indépendants, ne sortaient quasiment plus de leurs appartements et préféraient vivre dans l’univers parallèle reconstitué. Ils les avaient peu à peu perdus, doucement sans vraiment s’en rendre compte... Comment leur en vouloir, que pouvait-on encore trouver d’attrayant dans le fait de longer le béton gris omniprésent compressé par la foule énervée ?

Au début, lorsque les informations avaient évoqué le sujet, ils ne s’étaient pas sentis concernés. Quand la proposition du gouvernement était arrivée, ils s’étaient regardés un long moment, indécis. C’était une chose de rêver de changement et une autre de franchir le cap. Ils avaient conclu qu’ils étaient trop vieux, que ce

n'était plus de leur âge et ils avaient d'abord mis la possibilité de côté. Seulement, l'idée était restée là, insidieuse, à tourner autour de lui. A chaque fois qu'il circulait dans les rues aseptisées, qu'il regardait la succession ininterrompue de toits par la fenêtre de son bureau, il pensait à là-bas. Devant le gris alentour se superposaient les images de paysages disparus depuis longtemps sur la Terre, provenant des défricheurs déjà en place sur Ahmira. A l'expression de sa femme, il devinait qu'elle aussi n'avait pas complètement rangé ce projet fou mais ils n'avaient plus jamais évoqué le sujet. Ils ne se parlaient d'ailleurs presque plus depuis plusieurs années...

Alors, quand plusieurs mois après, il avait reçu sur son bracelet numérique la validation officielle de l'émigration planétaire, il n'avait finalement pas été étonné. Il la savait capable de tout quand elle avait pris une décision. S'il ne la suivait pas, il pressentait qu'elle partirait sans lui.

Dans le train bondé, ils s'assirent en silence et, tout le long du trajet, il lui tint la main comme dans leur jeunesse, leurs maigres bagages au bout du compartiment. Une vie résumée en quatre malheureuses valises. Ils n'avaient pas eu droit à plus mais de toute manière de quoi avaient-ils réellement besoin ? Le voyage passa rapidement, trop rapidement. Orphée aurait voulu arrêter le temps, prendre encore un moment de réflexion. Sur le quai, une navette automatique aux couleurs officielles les attendait. Ils pouvaient changer d'avis, l'ignorer et passer leur chemin. Tout seul, il se serait probablement dégonflé. Il avait toujours détesté les nouveautés et le changement. Son poste de fonctionnaire dans la recherche arboricole lui convenait parfaitement même s'il n'y voyait plus aucun intérêt depuis longtemps. A ses débuts, il était plein d'espoir. Il allait transformer le monde. Chaque graine d'arbre disparu qui germait était une victoire. Et puis il avait compris que son travail ne servait qu'à embellir quelques luxueux jardins privés et non les massifs forestiers promis alors il s'était consolé dans la routine. Mais elle était là, si sûre d'elle. Toujours aussi gracieuse malgré les ridicules

autour de ses yeux verts, avec sa peau de porcelaine parsemée d'innombrables taches de rousseur dévoilant son origine irlandaise.

Demain, le premier vaisseau interstellaire habité quitterait la Terre. Il faudrait six mois aux huit cents passagers avant de débarquer sur Ahmira, la première planète à tenter la colonisation. La Terre ne pouvant plus accroître sa population, il était nécessaire d'ouvrir de nouveaux territoires. Devant eux s'offrait un espace vierge. Il fantasmaient sur ces grandes étendues forestières qu'il avait seulement vues dans les livres ou les films historiques. La dernière forêt terrestre avait disparu dans le Grand Incendie, il y avait plus de cent ans. Hélienor aurait enfin sa maison entourée d'allées fleuries, avec au fond du jardin un potager. Leur fille ne grandirait pas enfermée dans une chambre étroite, elle aurait de l'espace pour jouer. Ils avaient toujours voulu avoir un troisième enfant mais la politique natale mondiale ne le leur permettait pas. Le handicap de Stébane avait déjà été une chance : ils avaient eu une dérogation pour le second. Ils avaient été retenus grâce à la forte fertilité de sa femme malgré son âge. Ils allaient avoir une petite princesse, il en était convaincu. Cela semblait un doux conte pourtant il était terrifié par le projet. Depuis la décision, son ventre se tordait jour et nuit. Il ne dormait plus, mangeait peu... Demain, il n'y aurait plus de marche arrière possible. C'était ici chez eux après tout... Ils y avaient leurs amis, leurs garçons... Il avait lu récemment qu'il fallait renoncer à la croyance d'un ailleurs meilleur... Pour atteindre le bonheur, on devait se satisfaire de ce qu'on avait... Leur logement n'était pas encore vendu...

Dans la navette, deux couples s'étaient déjà installés et ils préférèrent s'éloigner un peu. Ils auraient tout le reste de leur vie pour faire connaissance... Hélienor scruta longuement son mari, son éternel sourire s'était effrité :

- On n'est pas obligés, mon amour, murmura-t-elle. On peut encore se retirer, il n'y a pas de honte. Du moment que nous sommes ensemble, tout m'ira.

Il était content de l'entendre, elle semblait sincère. Ils allaient renoncer à ce projet insensé. Il leva la main pour appuyer sur le bouton d'urgence et la rabaissa aussitôt. Bizarrement maintenant qu'elle lui laissait le choix, il se rendait compte qu'il souhaitait réellement ce départ. Il savait qu'avec elle tout serait possible.



Quand elle avait envoyé la demande pour le volontariat colonial, elle n'avait eu aucune appréhension. Lors de la réponse positive non plus, d'ailleurs. Pas même quand ils avaient commencé à préparer leur départ. Elle savait ce qu'elle voulait. Elle avait vaguement hésité en voyant Orphée si angoissé mais sa confiance n'avait pas été ébranlée. Elle avait tressailli au moment où il avait levé la main pour descendre du bus... juste un instant. Seulement un frémissement quand elle avait senti le vaisseau se détacher de son orbite et s'éloigner définitivement de leur planète. Au premier astéroïde frôlé, alors que la plupart des passagers étaient devenus livides, elle n'avait pas bronché. Elle avait vu disparaître la Terre sans aucun état d'âme. Un des couples, des extrémistes écologiques, avait tenté de faire sauter la turbine centrale. Elle était restée sans réaction. Les six mois de cohabitation spatiale avaient été longs mais à aucun moment elle n'avait douté de leur projet.

Cela avait commencé à l'instant où elle avait posé le pied sur le sol d'Ahmira et depuis c'était en permanence en elle. Les défricheurs avaient pourtant préparé leur arrivée de manière très satisfaisante. Les conditions étaient même meilleures que ce à quoi elle s'était attendue. Non, ce n'était pas ça... C'étaient les choses qu'il y avait de l'autre côté des barrières. Dès qu'elle jetait un coup d'œil sur le magma impénétrable d'arbres qui les encerclait, elle se sentait défaillir. Une terreur qui s'emparait de tout son corps sans qu'elle ne puisse rien y faire. Elle pouvait rester des heures à inspecter chaque pièce de la maison pour chasser les nombreux insectes galopants. La

nuits, elle se réveillait à plusieurs reprises, vérifiant dans ses draps que rien n'y était entré. Elle regrettait leur ville et leur module d'habitation si sécurisé. Orphée n'avait jamais pu la convaincre de venir avec lui pour pénétrer dans la forêt où il passait la majorité de sa journée.

La seule fois où elle s'était risquée sur la lisière, tout avait tourné autour d'elle, la nausée l'avait prise et elle s'était étalée sur le sol, sans connaissance. « Ce n'est pas grave ma chérie, tu vas voir, tu vas t'habituer », lui répétait Orphée avec patience. Lui exultait, le petit fonctionnaire acariâtre était devenu méconnaissable. Il avait troqué son costume gris pour une salopette plus fonctionnelle. Il demeurait des heures, assis devant un arbre ou une plante. Il l'observait scrupuleusement, la mesurait, la notait et même parfois lui parlait. Il ne revenait que le soir fatigué et avec un sourire qui semblait à Hélienor étrange. Elle lui en voulait de son bonheur. Pourtant c'était bien pour cela qu'ils avaient été recrutés : repérer les espèces végétales susceptibles de leur servir. Ils s'étaient tout de suite répartis les tâches : lui dehors, elle pour les analyses. C'était là où elle se sentait le plus tranquille. Dans l'espace entièrement clos et étanche du laboratoire. Chaque jour, elle repoussait le moment de sortir du bâtiment pour retourner chez elle.

Hier, elle avait passé une partie de la nuit à regarder le ciel et Orphée dormait depuis bien longtemps quand elle l'avait rejoint. Comme tous les matins, Orphée était descendu en sifflotant, lui cuisiner son petit-déjeuner. Lui qui était plutôt taciturne auparavant... Elle avait feint de dormir au moment où il était venu l'embrasser et ne s'était levée qu'après son départ. Si elle l'avait croisé, elle n'aurait pas eu le courage... Elle déjeuna, se prépara soigneusement puis se blottit dans le fauteuil du salon. Elle n'avait plus qu'à patienter.



Les pétales dentelés entourant le labelle en forme de mouche étaient d'une beauté assez époustouflante. Il prit plusieurs clichés et quelques notes avant de couper quelques-unes de ces fleurs sombres. « Ce seront des héliénors » décida-t-il. Au-dessus de lui, les arbres bleutés s'élevaient si haut qu'Orphée ne se lassait pas de les admirer en s'enivrant de leur odeur acidulée.

- Alors, mon vieux, toujours la tête en l'air ? Redescends un peu avec nous, on rentre, se moqua sa jeune collègue.

Ils avaient peu avancé aujourd'hui, seulement une dizaine de mètres, mais la lumière commençait à baisser. Orphée rangea soigneusement son microscope miniature et quelques autres appareils complexes puis il reprit le chemin de retour avec ses trois compagnons. Par prudence, ils avaient convenu de ne jamais se retrouver seuls, particulièrement à la tombée du jour. C'est au moment où ils pénétrèrent dans le village que le vrombissement se fit entendre. Tous levèrent à l'unisson leur tête vers le ciel étoilé. Depuis hier, les moteurs du vaisseau s'étaient remis en marche. Au début, Orphée ne remarqua rien et puis doucement les lumières entre les deux astres de nuit faiblirent. Il resta hypnotisé jusqu'à ne plus voir qu'un point brillant.

- Et voilà, murmura son amie à ses côtés, nous sommes tout seuls...
- Bon débarras, plaisanta Orphée.

Ses sentiments étaient partagés. Un peu d'appréhension certes mais aussi un certain soulagement. Dorénavant, la planète était entièrement à eux. Les chercheurs discutèrent un moment entre eux puis se dispersèrent rapidement. Il arrangea ses étonnantes orchidées géantes avant de prendre leur allée terreuse encore peu aménagée. C'est au moment où il poussa sa porte d'entrée qu'il se douta de quelque chose. Tout était en ordre... Peut-être un peu trop. Rien ne semblait avoir bougé depuis ce matin. Il déposa les héliénors pourpres dans un vase. Aujourd'hui c'était leurs vingt ans de mariage. Il s'immobilisa quand il vit l'enveloppe sur le buffet. Il regarda

longtemps le bout de papier sans oser le toucher, sans oser l'ouvrir. Il n'avait pas besoin. Il avait compris. Si elle lui en avait parlé, il serait parti avec elle. Elle le savait bien évidemment. Elle l'avait protégé comme toujours. Hier, quand elle l'avait embrassé fougueusement, il avait pensé qu'elle allait mieux... Il aurait dû se douter. De l'enveloppe glissa un film transparent, au dos le numéro de l'utérus artificiel qui fonctionnerait sans elle dorénavant et une seule phrase :

« Soyez heureux mes amours. »







**LIVRE 1**

# **IMPIE**



*Un grand merci à mon mari*

# ***PROLOGUE***

Il parvint à réduire les battements de son cœur et à maîtriser sa respiration. Au-dessus de lui, une voix retentit :

- Il est mal en point. Amenez la civière !

Il avait relâché chacun de ses muscles. Son bracelet d'identification n'avait pas encore été scanné et il ne pourrait pas être localisé, il avait peut-être une petite chance. Il se sentit soulevé et transporté jusqu'à l'extérieur. Quand le brancard toucha le sol, il entrouvrit prudemment les yeux : les ambulanciers s'étaient éloignés pour ouvrir les portes du fourgon. Il rassembla ses forces pour réussir à se glisser rapidement hors de sa couchette. Au même moment, des cris éclatèrent en provenance de l'autre véhicule orange et les policiers se précipitèrent pour maîtriser la femme qui se débattait. Son cœur se serra et le jeune homme ne put s'empêcher de tourner un instant la tête dans cette direction. Il se reprit et en profita toutefois pour se faufiler dans une des ruelles. Hors de vue, il courut jusqu'à la place du marché qu'il savait voisine pour pouvoir se perdre dans la foule. Les patrouilleurs n'oseraient pas tirer avec autant de monde. C'était une question de secondes avant qu'on ne découvre sa fuite mais il ralentit l'allure pour ne pas se faire remarquer, soutenant son bras qui le lançait cruellement. Le pansement s'était teinté de rouge. Il posa une main pour comprimer sa blessure au ventre. Il devait trouver un endroit où se dissimuler. De l'autre côté de la place, les policiers se déployaient. Il tourna au hasard sur la gauche. Les entrées d'immeubles étaient toutes verrouillées. Il était coincé... Une silhouette armée apparut au bout de la rue. Il tenta de nouveau de pousser une porte qui ne bougea pas. Il ne devait en aucun cas être pris vivant. Il hésita puis avança vers l'homme.



# ***CHAPITRE 1***

Peu à peu, son cerveau s'échappa de la torpeur du sommeil pour se remettre à fonctionner. Elle entendit un bip et sentit une décharge lui indiquant que Madline l'attendait. Elle se leva et sortit rapidement. La chambre de la petite fille se situait au fond du couloir. Elle se dépêcha pour ne pas être en retard. En pénétrant dans la pièce, elle vit la fillette lui sourire. C'est vrai qu'elle était belle avec ses cheveux blonds et ses grands yeux bleus. Peut-être que si la situation avait été différente, elle l'aurait même trouvée adorable. Avant, une enfant était pour elle quelque chose de si beau, de si mignon. Elle se rappelait encore le regard attendri qu'elle avait dès qu'elle croisait un bambin. Si ce cauchemar prenait un jour fin, elle ne pourrait jamais plus éprouver les mêmes sentiments. Elle s'approcha du petit lit :

- Bonjour, avez-vous bien dormi ?

L'enfant se leva d'un bond et se dirigea vers sa coiffeuse.

- Viens, Najia, ordonna-t-elle.

La jeune femme avança mécaniquement vers le salon, tout en se demandant ce qu'elle avait bien pu inventer. Elle s'assit passivement dans le fauteuil. Elle entendit derrière elle Madline sortir sa paire de ciseaux. Il ne resterait sûrement pas grand-chose sur sa tête après la séance de coiffure. Jadis, elle avait eu une longue chevelure brune épaisse... Najia passa sa main dans le peu de cheveux qui lui restait. Du siège, on apercevait le parc avec son gazon, ses chênes et son lac. Au loin, on distinguait les tours de la ville. A première vue, cet endroit

était calme et paisible. Seule la nature semblait avoir pris possession de ce lieu. Nul besoin de grilles. En regardant attentivement dans le jardin, on voyait, placées régulièrement, de petites boîtes noires. Il s'agissait de capteurs infrarouges chargés d'empêcher quiconque d'entrer mais aussi de sortir. Najia savait qu'il lui était impossible de franchir les limites de la propriété. Elle gardait de sa seule et unique tentative un souvenir si douloureux que Monsieur Ranzier avait raison, la combinaison qu'elle portait la dissuadait à jamais de recommencer. Cette tenue permettait non seulement de briser toute tentative d'évasion mais elle assurait une soumission totale des prisonniers. C'était une espèce de collant bleu électrique indéchirable qui recouvrait tout le corps excepté les mains et la tête. Elle avait été baptisée la CQ. Elle était officiellement interdite mais la loi n'était pas respectée, de même que pour le statut d'impie. Une opération était nécessaire pour sa mise en place. Plusieurs capteurs étaient introduits au niveau du cou, des chevilles et des poignets. Une poche artificielle et un implant hormonal complétaient le système. La CQ permettait de gérer le corps qui était nettoyé, analysé, et maintenu à la bonne température automatiquement.

Une douleur à l'oreille la tira de ses pensées. Madline, la fille du maître, dans un coup de ciseaux trop brusque venait de légèrement l'entailler. Heureusement, la séance de coiffure prenait fin. L'enfant lui tendit un miroir pour qu'elle puisse constater le résultat de sa coupe. Cela faisait longtemps que Najia ne s'était pas regardée dans une glace. Elle vit le reflet du visage d'une jeune femme aux cheveux courts hirsutes et aux yeux vides qu'elle ne reconnut pas. La fillette commençait à s'impatienter. Elle attendait le compliment que devait lui faire sa servante. Un instant, elle eut le désir d'exprimer franchement sa pensée, mais au souvenir de ce que cela entraînerait, elle s'entendit affirmer :

- C'est très beau.

Madline savait d'avance quelle serait la réponse mais elle sourit contente :

- Pour te récompenser, on va jouer dehors.

Dès le début, la petite avait senti que sortir plaisait à sa nounou. Najia la détestait non seulement parce qu'elle était obligée de lui obéir et de se livrer à tous ses jeux, mais aussi en raison de la perspicacité de la gamine. Cette dernière avait raison, elle aimait se rendre dans le parc. Dehors, il lui semblait qu'elle existait encore un peu.

Elle lava, habilla l'enfant, lui enfila un manteau et la suivit. Celle-ci descendit en courant les escaliers et ouvrit brusquement la porte d'entrée. En franchissant le seuil, Najia sentit l'air frais sur sa figure. Elle se dépêcha de rejoindre sa maîtresse. Madline s'agitait sur sa balançoire électronique. Par habitude, elle savait qu'elle y resterait une dizaine de minutes. Elle s'assit sur le banc. En fermant les yeux, elle se souvint du parc de son enfance. Elle y allait tous les mardis soir avec son frère. Avec des branches, ils avaient construit une cabane. Ils préparaient des repas pour leurs enfants imaginaires. Avec un pincement de cœur, elle se rendit compte qu'elle ne fonderait jamais une famille. Son existence se résumait désormais au mur de cette... Elle entendit un hurlement. Elle se redressa. Où se trouvait Madline ? Profitant de son inattention, elle était allée jouer près du jardin aux fleurs et était tombée dans un massif de rosiers. Ses jambes, ses mains et son visage étaient griffés. Du sang coulait. La petite pleurait bruyamment. Elle la prit dans ses bras et se dirigea vers la maison. Ses mains étaient devenues moites et les battements de son cœur s'accéléraient. Elle entra et traversa le couloir en direction de la salle de bains pour attraper de quoi soigner la fillette. Une fois les plaies nettoyées, elles retournèrent dans l'immense chambre. Chaque coin de la pièce était couvert de jouets. La nourrice entreprit comme tous les matins de ranger les jeux éparpillés. Madline en ressortait autant au fur et à mesure. Najia ramassa une jolie poupée par terre. Enfant, elle aurait rêvé posséder une telle poupée. Elle revoyait la chambrette qu'elle partageait avec son frère. Le lit superposé prenait toute la place. Un tiroir contenait la totalité de leurs jouets. Dans leur appartement, ils n'avaient pas beaucoup d'espace mais elle ne se souvenait que de moments de bonheur. Elle observa la petite fille et

une boule se forma dans son estomac. Les griffures étaient bien visibles. Elle continua à trier les objets préférant ne pas trop y penser. La journée défila et le soir arriva vite, beaucoup trop vite. L'angoisse qui l'étreignait croissait chaque minute. Elle était en train de faire manger la petite quand Monsieur Ranzier arriva, essoufflé comme à chaque fois qu'il déplaçait toute sa masse. Sa chemise était trempée de sueur. Il embrassa sa fille et s'immobilisa. Son visage replet se durcit. Il ne prit même pas la peine de se retourner :

- Qu'est-il arrivé à ma fille ?

Elle avala sa salive.

- Elle est... Elle est tombée dans les rosiers, bafouilla-t-elle.

Il s'était assis à côté de la fillette et lui caressait doucement les cheveux. Il regarda la jeune femme :

- Et toi, où étais-tu ?

Elle était tentée de mentir mais la gamine l'aurait immanquablement reprise. Les mots avaient du mal à sortir.

- Sur le banc, murmura-t-elle.

Un silence. Elle perçut l'irritation de l'homme. Il fit un effort pour se contenir devant sa fille. Quand il s'approcha d'elle, elle sentit l'odeur forte de sa transpiration.

- Je pensais t'avoir bien fait comprendre que tu devais surveiller Madline comme la prune de tes yeux...

Elle baissa la tête pour ne pas attiser encore plus sa colère.

- Oui maître. Je vous assure...

Elle savait pourtant qu'elle n'avait aucune chance d'échapper à la punition.

- Visiblement tu n'as pas encore saisi. Va dans ta chambre, ordonna-t-il sèchement.



Tremblante, elle sortit et regagna la pièce au sous-sol qui lui servait de chambre. Elle s'allongea sur le lit et attendit. Ce ne fut pas long. D'un coup, sa combinaison était devenue plus chaude. La douleur se faisait de plus en plus présente. Elle ne pouvait ôter de son esprit l'image du maître serrant la sphère bleue de contrôle. Le principe de l'habit était simple : grâce à l'énergie qu'elle puisait dans la chaleur humaine, la CQ infligeait le châtiment désiré. De milliers de petites punaises semblaient rentrer dans son corps. Les larmes qui coulaient sur ses joues étaient non seulement dues au supplice mais aussi à la rage de ne pouvoir lutter. Elle savait que la douleur émise par la combinaison pouvait augmenter jusqu'à devenir intolérable. L'échelon cinq n'était utilisé qu'en cas extrême mais la souffrance passait au niveau un, voire deux à la moindre faute. Les deux autres positions étaient généralement enclenchées pour administrer une sanction exemplaire. Une décharge ultime pouvait aussi entraîner une mort immédiate. Depuis quatre ans qu'elle était à son service, elle avait bien compris que M. Ranzier était un maître très exigeant. La brûlure augmenta encore. Un gémissement s'échappa de sa gorge. Elle se roula en boule dans l'espoir d'apaiser le mal, impuissante.



La torture s'arrêta enfin. Son cerveau, qui jusqu'à présent consacrait toute son énergie à combattre la souffrance, put se remettre en action. Son corps immobilisé pouvait de nouveau bouger. Elle s'obligea à relâcher ses poings et à étendre ses jambes. Elle s'assit sur le lit et se leva précautionneusement. La tête lui tournait. Elle se dirigea vers le lavabo qui, en dehors du lit, était l'unique accessoire de la chambre. Nul besoin d'armoire ou de placard pour ranger les affaires personnelles ou habits inexistants. Elle but une gorgée et se passa un peu d'eau sur le visage. Elle sentit le creux de ses joues et ses yeux gonflés. Une de ses mains effleura ses cheveux courts. Elle songea qu'avant elle se serait inquiétée de cette apparence. Elle avait

aimé se coiffer et se maquiller. Chaque matin elle avait pris un soin particulier à choisir ses habits. Mais cela lui paraissait si loin. Que lui importait dorénavant l'aspect qu'elle avait...

Un garde entra avec une bouteille de bouillie énergétique. Elle l'ouvrit et avala le liquide froid et au goût indéfinissable qui lui servait de ration journalière. Le garde restait à ses côtés pour vérifier que tout était correctement bu. Tout refus de prendre le repas aurait été jugé comme faute grave. Beaucoup d'impies tentaient de mettre fin à leur existence. De nombreuses précautions étaient donc prises pour ne pas avoir à se priver de si précieux domestiques. Elle aussi, aurait voulu en finir avec une vie si misérable. Mais cela était impossible. La combinaison, d'une matière intransperçable, recouvrait intégralement le corps ainsi que le cou et les poignets. Ces extrémités étaient serties par un anneau en métalite. De plus, elle contrôlait continuellement son état de santé. La moindre défaillance était immédiatement signalée. Les impies étaient transformés en des êtres mi-hommes mi-machines. Seule la CQ permettait ce pouvoir absolu. Elle comprenait pourquoi la législation était bafouée. Les hommes politiques auraient été les premiers lésés. Le gouvernement en place, corrompu depuis de nombreuses années, n'appliquait que les lois qui l'arrangeaient. La même famille était à la tête de la planète depuis au moins cinquante ans. Toute contestation était sévèrement punie.

Subitement, la lumière s'éteint et ce fut le noir total. Il n'y avait aucune ouverture dans la pièce et elle regagna prudemment sa couchette. Demain, comme après-demain, et comme tous les jours de son existence, une secousse électrique lui donnerait l'ordre de rejoindre la petite maîtresse.



Bastien se regarda longuement dans le miroir. Rien ne devait être laissé au hasard. Il savait pour avoir maintes fois tout vérifié que tout

était prêt mais il ne put s'empêcher de nouveau de scruter son image. Face à lui se trouvait un jeune homme très élégant avec un complet bleu et une cravate parfaitement ajustée. Ses cheveux blonds coupés très courts pour l'occasion lui donnaient un air sérieux. Seuls ses yeux d'un vert intense trahissaient l'enthousiasme et l'énergie qui le caractérisaient. Machinalement, il porta sa main à la bouche et toucha ses deux canines. Ces deux dents renfermaient du poison. Celle de droite se dévissait pour permettre de verser son contenu dans une tasse ou un verre. Un coup sec et précis sur celle de gauche mettrait immédiatement fin à ses jours.

Un bruit de pas lui indiqua que l'heure était venue. Il se retourna et se retrouva face à Joslyn.

- On y va ?

Il se contenta de hocher la tête en guise de réponse. Tous deux étaient lucides. La mission avait peu de chance d'aboutir. Le camp avait fait d'eux des amis. La même révolte, le même désir de vivre différemment les animaient. Ils s'étaient souvent retrouvés dans les mêmes missions, mais cette fois Bastien devait agir seul. Chacun savait que l'existence de l'Organisation était en jeu. Un homme avait réussi à se procurer la liste d'une partie de ses membres. Il avait l'intention de la vendre au gouvernement. Avec ces noms, ce dernier aurait vite fait d'anéantir la résistance.

Bastien, en homme d'affaires connu, avait obtenu un rendez-vous avec le vendeur. Il devait absolument empêcher la diffusion de la liste. Tout dépendait de lui.

Une fois les commandes de la voiture-bulle enclenchées, il se laissa aller à ses pensées. Bien que tout jeune, il avait repris l'affaire de son père et avait réussi rapidement à la faire prospérer. Après des études d'intelligence artificielle, il avait conçu un drone domestique qui avait immédiatement intéressé une certaine population aisée d'Ahmira. Elle avait été une des premières planètes colonisées à constituer un gouvernement autonome. Une poignée d'hommes politiques et de financiers avaient créé une parfaite autarcie. Elle entretenait des

rapports très lointains avec la terre et les autres colonies. L'Etat avait voulu que l'astre soit parfait. Les entreprises et les propriétaires avaient donc été incités à entreprendre de vastes travaux pour aménager le territoire. Seuls vingt pour cent de la planète étaient habités. Il y avait eu besoin d'un grand nombre de travailleurs et, pour permettre la réalisation de tous les ouvrages, le salaire moyen était devenu très bas. Cette baisse des salaires soutenue par le régime avait réduit plus des deux tiers de la population à une vie misérable. Une vie limitée à l'essentiel. Des mots comme temps libre, loisirs, vacances n'avaient du sens que pour une petite partie privilégiée des Ahmiriens. Toute contestation était rapidement étouffée. De plus, l'état avait trouvé qu'il était encore plus pratique d'avoir de la main-d'œuvre gratuite. Il avait alors créé le statut d'impie, délestant un certain nombre de citoyens de leurs droits fondamentaux.

Le jeune homme sentit monter en lui sa colère contre le gouvernement. L'opposition, que tout le monde nommait l'Organisation, devait absolument arriver à le renverser. La voiture-bulle émit une petite sonnerie qui sortit Bastien de ses réflexions. Après s'être identifié auprès du poste de surveillance, il reprit la conduite manuelle pour entrer sur la gigantesque propriété. Le rendez-vous avait été fixé dans la demeure de Monsieur Ranzier qui possédait son propre service de sécurité. Au milieu du parc se dressait un grand cube blanc garni de quelques fenêtres et portes. Deux vigiles sortirent de la résidence et lui firent signe de mettre le véhicule sur le côté. Il coupa les propulseurs et la bulle descendit en douceur du dernier mètre qui la séparait du sol.



Monsieur Ranzier posa son verre de vin et regarda Bastien d'un air satisfait.

- Je crois, jeune homme, que nous continuerons cette conversation demain. Je suis trop fatigué pour entendre encore parler des aspects techniques. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?
- Mais non, je vous en prie. Il me semble moi aussi que nous y verrons plus clair après un peu de repos.
- Une partie d'échecs ?
- Avec plaisir.
- Il s'agit d'un modèle un peu particulier, tout nouveau. Il est en trois dimensions.

Bastien écrasa son cigare dans le cendrier. Il s'apprêtait à se lever lorsqu'une sonnerie retint son attention. Quelques secondes après, une adorable petite fille accompagnée de sa nourrice pénétra dans la salle à manger. Elle était habillée d'une magnifique robe de soie verte qu'elle portait telle une princesse. Ses longues boucles blondes étaient soigneusement attachées à l'aide d'un nœud. Le même visage, rondouillard et hautain, que M. Ranzier permit à Bastien de deviner qu'il s'agissait de sa fille. Madline Ranzier embrassa cérémonieusement son père avant de rejoindre sa bonne. Bastien dut faire beaucoup d'efforts pour ne rien laisser paraître de sa gêne. La présence d'un impie le rendait toujours mal à l'aise. De plus, ces grands yeux noir profond ne lui étaient pas inconnus. Peu de temps après, les deux hommes sortirent à leur tour et se dirigèrent vers la salle de jeux.



Ce visage, où avait-elle déjà vu ce visage ? Pendant qu'elle bordait l'enfant, elle s'était posé plusieurs fois la question mais elle n'arrivait pas à se souvenir.

- Alors, quelle histoire voulez-vous que je lise ce soir ?

- La sorcière !
- Encore ?
- Oui, je veux la sorcière.

Elle alla chercher l'album et s'assit près du lit. Quand la fillette était sagement couchée, à l'écouter, elle éprouvait même une certaine affection pour elle. Tout le long de l'histoire, qu'elle lisait pour la dixième fois, elle essaya d'identifier l'invité du maître. Le conte fini, elle posa le livre, borda Madline, et se blottit dans le fauteuil parme de la chambre en attendant que celle-ci s'endorme. Elle n'était pas sûre mais elle croyait l'avoir vu dans le studio de son frère. Comme à chaque fois qu'elle pensait à sa famille, elle eut un petit pincement au cœur. Ils lui manquaient tant. Son frère surtout. Ils avaient tout juste deux ans de différence et ils avaient toujours été très complices. La tristesse la gagna. Il était sûrement mort mais au fond d'elle, elle ne pouvait s'y résoudre. Ils étaient étudiants tous les deux à l'université. Le gouvernement se doutait que le siège de la résistance se trouvait là mais il n'avait aucune preuve. Elle s'était fait arrêter lors d'une visite officielle de la Commission interplanétaire. L'état réussissait à cacher par elle ne savait quel artifice la situation du pays... En fait, les grands représentants étaient impressionnés par la beauté d'Ahmira et n'avaient pas de contact avec la population. Pendant le temps d'accueil de la Commission, un couvre-feu était instauré. Son frère était un des meneurs de l'Organisation. Ce soir-là, il était arrivé en sang chez elle. Elle avait essayé en vain de téléphoner à Marc un ami en troisième année de médecine. Affolée, elle avait décidé d'aller le chercher. Elle avait réussi à se faufiler en passant par de petites ruelles. Marc habitait sur le Boulevard principal, là où les contrôles policiers étaient les plus nombreux. La Commission circulait sur les grands axes, et même si elle ne s'arrêtait pas, le gouvernement redoutait le moindre contact avec la population. Bien sûr des personnes se déplaçaient, une ville morte aurait attiré les soupçons, mais il s'agissait de familles fortunées triées par l'état. Un permis était obligatoire. Elle était parvenue à se faufiler jusqu'à la grande rue. Marc habitait une des résidences les

plus luxueuses. Il était le petit-fils d'un des ministres. C'était pourtant un des partisans les plus actifs de la résistance. Bien entendu sa famille n'était pas au courant, et Najia s'était demandé comment le prévenir sans alerter ses parents. Après avoir retenté un appel avec son bracelet, elle avait traversé l'allée de cyprès, et s'était approchée de la fenêtre de sa chambre. Malheureusement, ce fut son père qui tourna la tête à ce moment. Elle n'avait pas eu le temps de reculer qu'un vigile l'avait saisie et immobilisée. Elle avait été conduite devant le père de son camarade. Elle se souvenait clairement de son visage. Des joues creuses, des iris d'un bleu vitreux et de fines lèvres pincées lui donnaient l'apparence d'un homme sec, froid, habitué à se faire obéir. Derrière lui se trouvait Marc. Une allure décontractée et joyeuse, des cheveux châains bouclés, des yeux rieurs qui contrastaient avec la physionomie de son géniteur. La situation, toutefois, lui avait enlevé son sourire habituel. En le regardant, elle avait compris son malaise. S'il avouait la connaître, des soupçons naîtraient aussitôt dans l'esprit de son père. Depuis tant de mois, il était arrivé à cacher ses activités. En gardant la confiance de sa famille, il disposait d'informations pouvant les aider. Si au contraire il ne disait rien, la jeune femme savait qu'elle se retrouverait immédiatement incarcérée. Désormais, elle regrettait la décision de Marc. Sur le moment, elle en fut soulagée malgré le regard que lança son père. Peut-être alors que Paul et son ami seraient toujours vivants et qu'elle serait libre... L'étudiant tentait de soigner son frère quand la police avait fait irruption. Tout avait été très vite. Marc avait un scanner laser dans les mains pour terminer le diagnostic médical. Il s'était retourné, affolé. Elle avait juste eu le temps d'entendre un sifflement et il était tombé en arrière. Un trou au milieu du front. Mort. Elle était restée pétrifiée. Elle se souvenait avoir vu son frère se faufiler hors de la civière. Elle s'était débattue pour attirer l'attention. C'était la dernière image qu'elle avait de lui. On l'avait ensuite interrogée en lui injectant une piqûre de Véritas, liquide destiné à délier les langues. Elle n'était pas inquiète sur ses révélations car elle avait toujours évité soigneusement de poser des questions ou d'en savoir trop. Elle ne s'était jamais mêlée de ses histoires de politiques.

La seule chose qui lui importait c'était ses études de musique. Elle avait été rapidement emprisonnée puis jugée. Le verdict était tombé sans aucune surprise. Comme tous les opposants au régime, elle avait été déchuée de ses droits humains et classée impie. Elle n'avait pas eu de chance et était tombée sur un maître utilisant la CQ.

La fillette dormait et Najia regagna sa chambre. Si l'homme qu'elle avait aperçu dans le bureau de M. Ranzier était bien l'ami de son frère peut-être pourrait-il lui donner de ses nouvelles. Était-il encore vivant ? Depuis quatre ans qu'elle était ici, elle n'avait aucun contact avec l'extérieur. La seule personne qu'elle croisait était la gouvernante qui était peu bavarde. Son écran devint rouge et elle sentit une pression au niveau de sa hanche. Elle se hâta de relier le minuscule tuyau de la combinaison à la sonde automatique. En quelques instants, la CQ fut purgée. Elle s'allongea mais ne parvint pas à trouver le sommeil. Tout contact avec les visiteurs était interdit mais c'était peut-être son unique chance d'avoir des nouvelles. Mais était-ce vraiment l'homme qu'elle avait rencontré chez son frère ?



4 h 00. Il était l'heure. Il ouvrit les yeux et se redressa. Le silence de la maison lui donnait l'impression d'être dans un monde irréel. Après l'angoisse de l'attente, le calme parfait prenait possession de son corps. Il ouvrit la porte et se faufila dans le couloir. Longeant les murs, il commença à avancer sans un bruit. Le trajet fut long. Le bureau se trouvait à l'autre extrémité du bâtiment. Il aperçut enfin la porte. Il tourna la poignée qui refusa de bouger. Il savait qu'un digicode renforçait le système de sécurité. Bastien mit peu de temps à déverrouiller la serrure. Une fois entré, il connecta son bracelet numérique à l'ordinateur principal. Il devait réussir à passer les différentes protections. Au bout d'une heure, le fichier désiré était définitivement effacé. Pour l'instant tout se passait sans difficulté. Il prit le chemin du retour en prenant soin de ne rien laisser deviner de



son activité nocturne. Un bruit le figea au milieu du couloir. Les pas s'approchaient dans sa direction. Le jeune homme se recula doucement derrière une armoire et Najia passa sans se rendre compte de sa présence. Il la vit attraper un livre avant de continuer son chemin. Se levant avec précaution, il put enfin regagner sa chambre. La première partie de sa mission était réalisée. Il pensait pouvoir un peu dormir mais l'image de l'impie qu'il avait croisé dans la journée ne cessait de le tourmenter. Il savait que le système de CQ, bien qu'interdit, était largement utilisé sur la planète. Il s'agissait d'une des pratiques qui le révoltait profondément. Comment pouvait-on infliger à une personne de vivre dans de telles conditions ? Il finit par s'endormir au petit jour.



Comme de nombreux matins, elle quitta sa chambre très tôt, pendant que tout le monde dormait, et se dirigea vers la cuisine. Elle traversa le couloir et s'arrêta devant la bibliothèque pour choisir un livre. Elle dépassa la pièce et s'assit sur une des chaises de la petite terrasse. C'était son moment, son unique moment de liberté dans la journée. Elle huma l'air de la forêt voisine. Des fois, elle restait juste là à jouer dans sa tête ses anciens airs préférés. Elle fermait les yeux, imaginait son violon et oubliait tout. D'autres fois, elle s'échappait en lisant. D'habitude, elle essayait de ne penser à rien mais là elle avait pris une décision. Elle allait tenter de parler à l'individu croisé dans le bureau. Elle savait quels étaient les risques mais c'était peut-être sa seule et unique chance de savoir. Si elle se trompait, elle serait punie, elle commençait à en avoir l'habitude. Au moins cette fois-ci, serait-ce justifié. Un bip suivi de l'habituelle décharge de sa combinaison la tira brutalement de ses pensées. Le petit écran tactile inséré sur son avant-bras gauche inscrivit malgré l'heure matinale MADLINE. L'horloge indiquait cinq heures quarante-cinq. Elle soupira, la journée serait longue. Elle se leva, reposa son livre au passage et se rendit

vers la chambre. La petite fille avait fait un cauchemar. Elle ne réussit pas à se rendormir. Madline finit par se lever et demanda son petit-déjeuner qu'elle lui apporta. Puis, après un long moment de jeux, la matinée fut consacrée à l'enseignement : lecture, mathématiques, sciences... Najia assurait les cours sans aucune difficulté ayant elle-même effectué plusieurs années de faculté. Avant son arrestation, elle s'apprêtait à passer ses examens. Elle voulait être professeur de musique. Quatre ans qu'elle n'avait plus touché à un violon. Comme cela lui manquait !

La salle d'étude se trouvait à côté du salon de M. Ranzier. Madline était occupée à écrire une poésie quand elle entendit le maître dans le couloir :

- Je vous prie de m'excuser. J'ai un rendez-vous téléphonique, je reviens rapidement.

Elle l'entendit s'éloigner. C'était peut-être l'occasion.

- Voulez-vous que j'aille vous chercher une petite collation ? demanda-t-elle à l'enfant.
- Oui. Je veux du lait au chocolat !

Elle sortit dans le couloir et s'approcha rapidement du salon. La porte était ouverte. L'homme semblait absorbé dans un dossier. Elle se glissa à l'intérieur. Il la regarda surpris.

- Mon frère... Je crois vous avoir vu chez mon frère, dit-elle rapidement.

A ces mots, il sut exactement pourquoi son visage lui disait quelque chose. Evidemment, c'était la sœur de Paul ! Il ne se rappelait pas l'avoir rencontrée mais elle avait les mêmes grands yeux que lui.

Soudain des bruits de pas dans le couloir, et le maître entra aussitôt. Il avait oublié un dossier. Il s'arrêta étonné de la trouver là.

- Que fais-tu là ?

Elle était pétrifiée et aucune excuse valable ne lui venait.

- Il me semble t'avoir posé une question, s'énerva le maître qui tentait de comprendre la situation.

Son regard sur le jeune homme se faisait déjà soupçonneux. Bastien se détestait pour ce qu'il allait faire mais il ne pouvait pas se permettre de perdre sa confiance. La situation ne plaidait pas en sa faveur. Son travail n'était pas terminé. La haine qu'il éprouvait envers cet homme augmentait au fur et à mesure qu'il le côtoyait. Sa suppression serait d'autant plus facile.

- Je ne comprends pas. Votre nourrice est venue m'importuner au sujet de son frère, s'exclama-t-il, irrité.

Najia accusa le coup. Elle s'était trompée. L'étranger la fixait durement.

- J'en suis le premier consterné ! Soyez certain que cela ne se reproduira plus.

Il se retourna vers elle, hors de lui à l'idée qu'elle ait osé délibérément enfreindre les règles. L'impie se décomposa. Elle le vit toucher son bracelet tactile et la douleur s'abattit sur elle, tellement forte qu'elle tomba par terre. Elle hurla. La combinaison semblait la brûler et la transpercer de toute part.

- Je ne veux plus jamais ça. Est-ce que tu m'entends ?

Des larmes coulaient sur ses joues. Elle s'était reculée et recroquevillée dans un coin de la pièce. Elle hocha la tête.

- S'il vous plaît...

Il était au-dessus d'elle et la toisait.

- Lève-toi et va t'excuser !

Est-il possible d'être sans pitié à ce point, enrageait Bastien, tout en essayant par tous les moyens de se contrôler et de rester impassible. Le gros homme semblait tellement furieux que Bastien se demanda jusqu'où il était capable d'aller si elle ne se levait pas.

Elle se remit péniblement debout. Toute couleur s'était retirée de son visage et de grosses gouttes de sueur perlaient. Chaque pas l'obligeait à reprendre son souffle, le mouvement augmentait l'échauffement de la combinaison et par conséquent la souffrance. Elle dut s'arrêter à plusieurs reprises pour prendre appui sur le placard ou le bureau. Bastien ne put s'empêcher d'admirer la volonté de la jeune fille.

- Je... suis... désolée, parvint-elle à articuler péniblement.

Après un moment qui lui sembla interminable, elle vit le maître de la maison toucher à nouveau son bracelet et la brûlure, sans disparaître, baissa d'intensité. Elle put reprendre un peu sa respiration.

- Retourne t'occuper de ma fille. Tu recevras la punition que tu mérites jusqu'à ce soir.

Elle détourna la tête mais Bastien eut le temps de voir le désespoir dans ses yeux. La douleur était toujours là, lancinante. La journée serait effectivement bien longue.



En sécurité dans la voiture-bulle qui l'éloignait de la maison, Bastien ne pouvait s'empêcher de revivre cette horrible scène. Tout était désormais réglé, le fichier était effacé et l'homme avait avalé le poison. Il serait mort d'ici vingt-quatre heures. Mais, bien que sachant qu'il n'avait pas eu d'alternative, il s'en voulait. Il ne s'était pas attendu à une telle brutalité. Pendant longtemps encore, cette fille hanterait ses nuits.

## ***CHAPITRE 2***

Ameline Martin cliqua sur le dossier suivant. La fatigue de la journée commençait à se faire sentir. La pendule indiquait dix-huit heures. « Encore vingt minutes et ce sera la pause. », se dit-elle. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Ses collègues étaient toutes penchées sur leur ordinateur. L'ambiance dans cette immense salle de gestion des prisonniers n'avait rien d'agréable. Chacun était concentré sur sa tâche. A chaque extrémité de la pièce, un inspecteur surveillait le rendement et la qualité du travail des employés. Pas un bruit, pas un chuchotement, pourtant il y avait ici exactement cent quatorze personnes. Chacun savait que toute erreur, tout retard dans le travail étaient directement sanctionnés sur le salaire, déjà peu élevé mais qui diminuait généralement d'un tiers en fin de mois. Relevant la mèche de cheveux d'un blond devenu presque blanc avec l'âge qui lui tombait sur le visage, Ameline entreprit d'ouvrir le nouveau dossier. « Plus que trois heures », s'encouragea-t-elle avant de se lancer dans sa lecture. Le problème était des plus simples : deux détenus avaient tenté de s'évader du camp de travailleurs volontaires de Balairna. La sentence était claire. Ils passaient à un statut d'impie et seraient transférés chez un particulier. Elle regarda quels étaient les suivants sur la liste d'attente pour l'acquisition d'un impie : Monsieur Bertaud, propriétaire d'une grande partie des usines agricoles et Monsieur Marrine, gouverneur de la province de Mattakééno. Un clic sur l'ordinateur et ils appartenaient désormais à ces deux hommes.

- En voilà deux qui ne nous causeront plus d'ennuis, marmonna la vieille femme en ouvrant sur son ordinateur le dossier suivant.

Ce fut aussi très rapide : un important industriel venait de décéder. Aucun héritier majeur n'existant, son impie fut donnée à une nouvelle propriétaire : Mme Romane, membre de la Décisionnelle. Ameline se leva et s'en alla prendre un cfâ.



En cellule depuis une semaine, en attendant son transfert, Najia s'inquiétait sur son devenir. Après tout, le travail chez Monsieur Ranzier n'était pas très difficile. Certes, le maître n'était pas très indulgent et elle avait souvent été punie, mais elle savait que sa condition pouvait encore être bien pire. Elle avait entendu parler de camp de prisonniers dans les mines de millo. Un léger ronronnement puis la porte glissa, laissant apparaître deux surveillants, tout de noirs vêtus. Elle les suivit dans cette immense prison de quinze étages qu'était Brakté, avant de monter dans une bulle entièrement automatisée. La voiture s'éleva doucement. La transparence des parois permettait d'avoir une vue assez exceptionnelle sur les alentours. Il lui semblait que malgré ces cinq années rien n'avait changé. Elle admira la ville, sa ville où elle avait grandi et joué. Elle pouvait au loin deviner la rue où se trouvait la petite boulangerie qui appartenait à sa famille depuis des générations. Une tristesse l'envahit quand elle pensa à ses parents. Elle aurait au moins voulu savoir comment ils allaient. L'univers connu qui défilait sous ses yeux la rassurait. Elle s'aperçut que la voiture-bulle l'amenait au-delà de la cité. Najia essaya d'imprimer dans sa mémoire chaque image de la ville... Peu à peu, celle-ci disparut derrière l'horizon, et une fois de plus elle sentit une partie d'elle-même s'éteindre. Le voyage fut long et elle finit par s'endormir.

- Debout !

Elle ouvrit les yeux cherchant sa chambre mais ne vit que les murs de la voiture. Un homme l'attendait, visiblement pressé. Elle se redressa et le suivit.

Elle se trouvait dans une sorte de hameau. Toutes les maisons étaient construites sur le même modèle : un grand carré bleu agrémenté d'un vaste jardin. Tout autour, s'étendait à perte de vue une immense plaine désertique. Sans lui prêter la moindre attention, les habitants vaquaient à leurs occupations. Le garde poursuivait son chemin. Ils entrèrent dans une grande maison blanche située dans le centre du village. Le dortoir, d'une quinzaine de lits, indiqua à Najia qu'il s'agissait de la maison des impies. On lui désigna son matelas sensiblement identique aux autres sur lequel se trouvait une ceinture avec une gourde. L'absence totale d'armoire lui laissa supposer qu'ici tous étaient revêtus de la CQ.

« Au moins, je ne serais plus seule », se dit-elle pour se rassurer. En fait, elle frissonnait à l'idée qu'un tel nombre d'impies ne pouvait qu'entraîner des règles précises où peu d'erreurs devaient être tolérées. Une sonnerie retentit qui tira la jeune femme de ses réflexions. Peu de temps après, quelques prisonniers entrèrent. Ils lui firent un signe de tête puis sans un mot se couchèrent. La lumière s'éteignit.

Elle comprit rapidement que le silence était une règle absolue. Les esclaves ne devaient en aucun cas se parler ou faire du bruit. En fait, leur présence parmi les habitations devait être la plus discrète possible. Elle fut nommée à l'entretien des jardins. Pour l'aider à comprendre le fonctionnement des installations, Edwan lui servit de guide pendant les premiers jours. Les tâches étaient simples mais longues puisqu'ils n'étaient que deux pour s'occuper de la trentaine de jardins privatifs et des espaces communs.

Elle regarda le jeune homme qui se trouvait devant elle. Ses cheveux rasés, comme tous les captifs du camp, ne faisaient qu'accentuer le bleu profond de ses yeux. La trace de fossette près des lèvres laissait

supposer qu'avant il devait être une personne plutôt enjouée. Désormais, rien ne semblait pouvoir l'atteindre. Silencieusement, il lui montrait le fonctionnement de la désherbeuse. Depuis une semaine qu'elle se trouvait chez ses nouveaux maîtres, le silence lui pesait plus que tout. Les impies n'étaient autorisés à parler que pour répondre aux maîtres. Pendant qu'elle essayait de se servir de la machine, un habitant d'une cinquantaine d'années s'approcha d'eux.

Son attitude ne laissait rien prévoir de bon.

- Venez, ordonna-t-il en les conduisant devant un massif de fleurs bordant l'allée de son jardin. Plusieurs fleurs étaient fanées et les feuilles viraient au jaune.
- Quelle est la raison ?

Edwan s'accroupit pour toucher la terre. Elle était complètement sèche. Il étudia alors le système d'arrosage : le tuyau bouché empêchait l'eau de circuler. Vu l'état de la plante, cela devait faire au moins une semaine. Le jardinier se releva :

- C'est de ma faute, je n'ai pas pris le temps de vérifier le bon fonctionnement du matériel.

Elle avait compris qu'ici le temps manquait cruellement pour effectuer correctement le travail. Les sept heures de repos prévues par jour étaient rarement possibles.

- Niveau un jusqu'à ce soir, trancha le propriétaire.
- Une nouvelle impie est arrivée depuis peu... essaya-t-il d'expliquer, tout en sachant que jamais aucun maître ne revenait sur sa décision.

Le regard noir de l'homme l'arrêta net.

- Oui Maître, acquiesça Edwan.

Pendant le reste de la journée, elle ne put s'empêcher d'admirer le jeune homme. Elle savait qu'il souffrait mais il n'en fit rien paraître. Il



continua à lui montrer consciencieusement les outils nécessaires. Des cernes toutefois s'étaient creusés.

Ce soir-là, malgré sa fatigue elle eut du mal à s'endormir. Demain elle serait désormais toute seule. Elle n'était pas sûre de tout maîtriser et même nouvelle, aucune faute ne serait tolérée, elle le savait.



Tout doucement, elle versa l'engrais dans les géraniums. Posant son arrosoir, elle commença à enlever les fleurs mortes. L'éclairage des maisons, la température qui commençait à baisser lui firent présumer que la nuit approchait. Encore quelques heures et le signal du repos leur serait donné. Tous ses muscles étaient endoloris. Cela faisait maintenant deux semaines qu'elle était arrivée et elle sentait de plus en plus la fatigue s'installer. Les journées lui paraissaient interminables. Edwan et elle se levaient vers cinq heures pour nettoyer et ratisser tous les jardins avant le lever des habitants. Tout devait être parfait. Ensuite seulement, ils pouvaient commencer l'entretien et la plantation. Une pause d'une demi-heure leur était octroyée vers treize heures pour avaler la bouillie ultra-énergétique. Ils pouvaient, si le travail était achevé, regagner le dortoir à vingt-deux heures. Najia se traînait alors vers son lit et s'effondrait pour dormir. Elle termina de s'occuper des fleurs de la famille Rostand, puis se dirigea vers la plantation collective de tomates. Là-bas, il y aurait Edwan et cela lui fit plaisir. Ils se débrouillaient en général pour y être ensemble. Le simple fait de le sentir proche lui faisait passer la journée plus vite. Un des maîtres se trouvait sur le chemin discutant avec son fils, un petit blondinet d'une dizaine d'années. Elle prit garde selon la règle de ne pas croiser leur chemin et fit un détour. « De quoi ont-ils donc si peur ? D'avoir honte de la souffrance qu'ils nous infligent ? » pensa-t-elle. La voix d'une femme la fit sursauter. Elle inclina la tête en signe de soumission.

- Des amis viennent me voir demain matin. Je veux que la pelouse soit tondue.
- Bien maîtresse, cela sera fait.

En la voyant s'éloigner, Najia ne put retenir un soupir. Elle qui pensait avoir bientôt fini... Elle se dépêcha de regagner la serre.



Quand elle entra dans le dortoir, les chuchotements s'arrêtèrent et reprurent aussitôt. Il fallait avoir l'oreille aguerrie pour les deviner. Pour les impies, la règle du silence était difficile à endurer. Ils savaient la sanction suffisamment sévère pour les rendre très prudents mais braver cet interdit était leur manière de survivre. Plusieurs prisonniers dormaient et quelques petits groupes s'étaient formés. Edwan était déjà couché. Il ne se mélangeait jamais aux autres. Il allait toujours directement dormir. Elle s'assit sur son lit et Charline sa voisine s'approcha d'elle. Elle aimait bien Charline qui venait toujours lui chuchoter à l'oreille les commérages du village.

- Tu rentres bien tard.

Najia hocha la tête. Elle était épuisée et voulait juste dormir.

- Je voudrais te demander un service ?

La jolie rousse avait l'air embêtée.

- Dis-moi, murmura Najia en se massant le bas du dos.
- Est-ce que tu voudrais bien échanger ton lit avec Landino ? en disant cela les joues de Charline, parsemées de taches de rousseur, prirent une teinte rose.

Najia ne put s'empêcher de sourire. A l'autre bout de la pièce, contre la fenêtre, un grand homme à la peau couleur ébène était en train de sculpter un petit morceau de bois, à l'aide d'une vieille lame rouillée.

- Bien entendu, répondit-elle en se dirigeant vers sa nouvelle couchette.

Charline était radieuse. Najia s'allongea et avant de s'endormir, elle les vit main dans la main et cela lui réchauffa le cœur.



La sonnerie indiqua cinq heures. Tous les impies s'activèrent pour prendre leur service. Un bip. Son écran tactile s'éclaira et un mot s'afficha : SERRE. L'écran d'Edwan s'était aussi allumé. Ils se regardèrent, inquiets.

- Qui est le responsable ?

Le responsable des jardins fixait alternativement Najia et Edwan. Les deux impies, debout tête baissée, se trouvaient au milieu des plantations en partie inondées. Comment avait-elle pu commettre une telle négligence ? Si seulement elle avait mieux vérifié la fermeture de l'arrosage automatique, mais il était déjà si tard... Fermant les yeux pour se donner du courage, la jeune fille murmura :

- C'est moi, Monsieur.

« Il n'y a rien de grave », essayait-elle de se convaincre. Soit, le prix de l'eau au milieu du désert était relativement élevé, mais les plantations n'avaient subi aucun dommage. Le contremaître était impassible.

- La rigueur et la discipline sont essentielles ici. Il ne doit pas y avoir d'erreurs. Mérites-tu une punition ?
- Oui Monsieur, s'entendit-elle répondre.
- Deux jours de niveau deux, trancha-t-il.

Un tremblement la parcourut. Il s'apprêtait à partir quand Edwan prit la parole.

- Monsieur, puis-je parler ? implora-t-il.

Surpris, le régisseur lui fit signe de continuer.

- C'est moi le fautif. Le système fuit et j'aurais dû le réparer...  
Najia ne pouvait pas le savoir.

Elle lança un regard à Edwan mais ne dit rien. C'était elle la seule responsable et elle le savait. Elle ne voulait pas laisser punir son compagnon à sa place. Toutefois, elle ne pouvait rien dire. Le régisseur était en général quelqu'un de juste mais il semblait déjà suffisamment importuné par l'intervention d'Edwan.

- Effectivement, c'est donc toi qui seras sanctionné. Najia, tu seras aussi corrigée pour ne pas avoir vérifié le système. Cette nuit, tu recevras le niveau un, conclut-il avant de partir.

Elle aurait voulu exprimer sa reconnaissance au jeune homme mais il était trop risqué de parler. Le contremaître ne devait pas être loin. Elle se contenta de lui envoyer un regard de reconnaissance. Il se détourna et s'en alla précipitamment. Elle comprenait son désir d'être seul. Elle sortit à son tour pour reprendre le travail. Sur le chemin, Edwan s'était immobilisé. Visiblement, la CQ avait augmenté rapidement d'intensité, le coupant dans sa marche. Il reprenait son souffle. Elle s'approcha de lui. Trois dames joliment habillées discutaient devant une maison. Elles se retournèrent dans leur direction. Edwan avait repris une respiration régulière, il lui envoya un sourire rassurant, avant de disparaître dans l'allée. Redoutant la réaction des femmes, elle se dépêcha aussi de reprendre son travail mais elle ne pouvait s'ôter de la tête l'image du jeune homme souffrant à sa place. Elle voyait ses yeux bleu marine qui reflétaient une volonté qu'elle ne pouvait qu'admirer. Elle ne savait pas si elle aurait réussi à travailler avec une combinaison réglée au niveau deux. Déjà depuis plusieurs jours, elle mobilisait toutes ses ressources pour continuer. Il avait dû évidemment noter son état de fatigue. Elle savait qu'il faisait le maximum du travail pour la soulager... Elle s'habituerait, elle n'avait pas le choix. Mais après la nuit à venir comment aurait-elle la force pour continuer demain ? Elle repensa à

Edwan et elle se dit que s'il parvenait à endurer tout ça, elle y arriverait aussi.



La combinaison déchargea son énergie d'un coup, immobilisant net Edwan. Il ne broncha pas. Il se faisait un point d'honneur à ne rien montrer de ses souffrances. Il s'agissait pour lui d'un moyen de résister à la situation. Depuis son arrivée au camp, il y avait de cela deux ans, il s'était promis de ne pas donner ce plaisir à ses geôliers. Pourtant, les premiers mois furent très durs. Epris de liberté, il n'avait pas pu se résoudre à cette soumission. Les châtiments de plus en plus insupportables avaient toutefois eu raison de sa volonté. Il se demanda depuis combien de temps Najia était elle aussi prisonnière. Son attitude montrait que ce n'était pas une nouvelle impie. En la voyant dans la serre, peu de temps auparavant, il n'avait pas supporté l'idée qu'elle soit punie. Il ne pouvait nier que ses grands yeux noirs aux paillettes argentées ne le laissaient pas indifférent. Il se tourna et vit qu'elle se trouvait dans le jardin voisin. Avec minutie, elle vaporisait de l'insecticide sur chaque feuille de citronnier. Il ne put s'empêcher de la regarder travailler. Sa peau déjà naturellement mate avait encore foncé depuis son arrivée. Ses cheveux courts faisaient ressortir les lignes harmonieuses de son visage. Tout en reprenant son propre travail, il s'efforça d'oublier la douleur en gardant son image en tête.



Assis sur la marche d'entrée de la maison des impies, il leva la tête. Il devait être deux heures et les deux astres nocturnes brillaient, éclairant le village. Au loin une lumière se détachait de la profonde

obscurité du désert. Peu à peu, il entendit le ronronnement de la voiture-bulle approcher. Arrivée au-dessus du village, elle ralentit doucement et se posa. Edwan caché désormais derrière un buisson attendait. La portière s'écarta pour laisser descendre un homme d'un certain âge qui traversant l'allée principale se dirigea vers une habitation. Le jeune homme le connaissait bien puisqu'il s'agissait de son père en visite quelques jours. Edwan avait été arrêté lors d'une manifestation antigouvernementale qui avait mal tourné. Le hasard avait fait qu'il soit envoyé dans ce hameau où vivait sa tante. Pour son père et sa sœur, il n'existait plus. Aucun des deux ne lui avait accordé ne serait-ce qu'un regard depuis son arrivée. Il n'avait pas été surpris du comportement de sa tante qu'il ne portait pas dans son cœur, mais il avait été blessé profondément par l'attitude de l'homme qui l'avait élevé.

Enfin, une autre personne sortit de la voiture chargée de deux mallettes. Lentement, elle se dirigea vers la résidence. Edwan savait qu'il avait peu de temps. Il s'empessa donc de rejoindre le porteur de bagage.

- Edwan, chuchota ce dernier, ému.

Ils se regardèrent un moment sans un mot. Cela faisait près d'un an qu'ils ne s'étaient pas vus. Mathieu scrutant son jeune frère nota sous sa peau jadis claire et maintenant marquée, ses traits tirés et ses cernes. Il posa ses valises.

- Je suis heureux de te revoir, finit par dire Mathieu.

Il fit un pas vers Edwan mais celui-ci recula.

- Tu as ce que je t'ai demandé ? demanda l'impie.

Bien sûr, il l'avait emmené mais il ne pouvait se résoudre à lui donner.

- Regarde-moi, reprit Edwan.

Il tourna la tête. Il reconnaissait difficilement son frère. Un reflet métallique dénudait son grand corps bleu comprimé de tout aspect humain.

- S'il te plaît, tu dois m'aider...

Lentement, Mathieu sortit une minuscule boîte de sa poche et lui tendit. Il observa son frère, sachant que c'était certainement la dernière fois qu'il le voyait.

- Ton fils a dû bien grandir... poursuivit songeur Edwan en tentant de cacher l'objet tant désiré dans le creux de sa main.
- Tu lui manques... Tu nous manques à tous...
- Non, pas à tous... dit Edwan en jetant un coup d'œil à la villa avant de faire quelques pas pour repartir.

Il marqua un temps.

- Merci, murmura-t-il.

Il repartit rapidement en direction du dortoir. Il ne se retourna pas, même s'il sentait encore peser sur lui le regard de son frère. Peu de temps après, il entendit le bruit de la voiture qui s'éloignait. Il était couché mais la douleur physique et surtout morale l'empêcha de trouver le sommeil. Dans sa main, la pilule. Maintenant qu'il pouvait comme il le souhaitait, arrêter son calvaire, il hésitait. Il la cacha sous son matelas dans un vieux torchon. Il voulait tant en finir avec toute cette souffrance et cette honte.



Posée sur son lit, une petite statuette de bois l'attendait. Elle prit dans sa main la petite bonne femme aux formes généreuses. Elle était tellement belle. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait rien possédé qu'elle fut très émue. Elle remercia Landino d'un véritable sourire et elle ferma les yeux en serrant contre elle ce précieux cadeau.

Elle eut l'impression de s'être juste assoupie quelques minutes quand elle entendit la sonnerie. C'était pourtant le matin. « Je voudrais juste pouvoir dormir », pensa-t-elle en se levant avec peine. Elle rangea sa statuette sous le lit. Sur sa gauche, Charline s'agitait. Sa gourde avait disparu. Chaque prisonnier remplissait sa gourde pour le matin et devait veiller à gérer son eau. Il faisait très chaud et le seul robinet accessible se trouvait dans leur bâtiment. Toutefois, la combinaison avait l'avantage de réguler la température de leur corps. Charline chercha partout mais la gourde restait introuvable. Elle regarda Lucie à l'autre bout du dortoir. Tout le monde savait que Lucie avait elle aussi un petit faible pour Landino mais personne n'osa rien dire. Charline travaillait au service de nettoyage des voiries et cela voulait dire qu'elle ne pourrait pas boire de la journée. Landino voulut lui passer la sienne mais elle refusa tout net, et résignée, partie. Najia était désolée pour sa camarade. Elle sortit pourtant le cœur plutôt léger car elle devait retrouver Edwan pour la récolte des pommes. Elle aimait bien sa présence même s'il était très discret. Montée sur l'arbre à ramasser les fruits, elle lui passait le panier qu'il allait déverser dans les cagettes. Un nuage voilait la planète-feu et la température était moins élevée qu'habituellement. La journée était presque plaisante. Le silence plus qu'à l'ordinaire lui pesait même si elle n'était pas sûre qu'Edwan ait souhaité discuter. Pendant qu'elle essayait d'atteindre une pomme un peu plus haute que les autres, le bip de son écran la surprit, elle perdit l'équilibre et bascula. Elle tomba un peu durement sur le sol. Il s'approcha d'elle.

- Tout va bien ? murmura-t-il.

Elle hocha la tête un peu sonnée. Il l'aida à se relever et leurs doigts se touchèrent. Un court instant, le jeune homme lui prit sa main dans la sienne et la serra. Et puis, rapidement, il la reposa et repartit vider son panier. L'écran de sa combinaison indiquait qu'elle devait aller tondre la pelouse au numéro trente mais pendant le reste de la journée, la fatigue lui sembla moins difficile à supporter.





Assise sur son lit, elle admirait la petite bonne femme en bois. Landino était vraiment très doué. Il se dégageait de l'objet une impression de mouvement. Charline rentra et se dirigea directement vers le lavabo pour boire. Landino la rejoignit et doucement, faisant abstraction du contact froid de la combinaison, la prit dans ses bras. Elle resta un moment pelotonnée contre lui puis elle se dégagea pour se diriger vers l'extrémité de la pièce.

- Lucie, s'il te plaît, rends-moi ma gourde.
- Ce n'est pas moi. Je ne l'ai pas touchée ! répondit-elle sans la regarder.
- Tu mens ! Je sais que c'est toi. J'en ai besoin. Tu sais que si je vais en demander une autre, je vais être punie...

Lucie restait muette. Charline s'énerva et se colla à son visage.

- Pauvre fille, tu es jalouse !

Lucie se redressa, piquée au vif.

- Et toi, tu es...

Un grand silence se fit soudain. La porte du dortoir venait de s'ouvrir sur le régisseur. Il avait forcément entendu parler. Celui-ci ne venait que très rarement dans le bâtiment qui était un peu leur sanctuaire. Les deux fautives se pétrifièrent. Landino regarda sa couchette où étaient posés un morceau de bois sculpté et sa petite lame. Najia tenta de cacher sa statuette. Un autre fit disparaître un petit carnet. Tous les impies se mirent rapidement debout, inquiets. Quelques-uns, dont Edwan, dormaient qu'on n'avait pas eu le temps de réveiller. Le regard du régisseur passa des deux femmes blêmes à la lame sur le lit sans rien dire. Comme s'il n'avait rien remarqué, il s'avança directement vers Sam. C'était un vieux monsieur qui en raison de son

âge était un peu épargné. Il était chargé des réparations de tous les robots et appareils.

- Suis-moi. On a besoin de toi, ordonna-t-il.

Quand ils sortirent, il sembla que tout le monde se remettait à respirer. Tous se couchèrent rapidement en silence. Charline jeta un regard noir à Lucie et retrouva elle aussi son lit. Elle ne pouvait pas continuer à travailler sans eau, elle irait demain demander une nouvelle gourde... Elle lui ferait payer ça...



C'était la pause de midi. Tous les esclaves avaient récupéré leur ration et se trouvaient assis sous un auvent. Najia avalait lentement son assiette en profitant de chaque minute de repos. En face d'elle, Landino et Charline s'étaient, comme à leur habitude, assis à côté l'un de l'autre. L'homme à la peau noire avait posé sa bouteille entre eux pour que Charline puisse boire. Ce matin, cette dernière n'avait pas eu le courage d'aller voir le régisseur et elle refusait catégoriquement que son compagnon s'y rende à sa place.

Une sonnerie indiqua la fin du repas et chacun reprit son activité. Najia considéra son écran qui lui indiquait de se rendre au numéro vingt-trois. Elle se décontracta. C'était la résidence d'une vieille dame qu'elle aimait bien. Elle venait juste d'attraper son râteau pour ramasser les feuilles quand Madame Raymonde, comme on la nommait, passa la tête par la fenêtre.

- Bonjour, jeune fille. Je suis contente de vous voir.

La petite dame aux cheveux gris sortit rapidement de sa maison.

- Ma nièce vient me voir la semaine prochaine, alors tout doit être bien propre. Je vous ai raconté ce qui lui est arrivé ? Son

fiancé, vous savez Alan le carreleur, eh bien il a perdu son travail...

Madame Raymonde vivait toute seule et se sentait un peu seule. Elle parlait de tout et de n'importe quoi à Najia et celle-ci trouvait cela bien agréable. Le temps passait plus vite, elle en oubliait presque sa condition.

- ... et alors, vous comprenez, elle lui a dit qu'elle n'était pas d'accord. Vous vous rappelez de Quentin le plus petit ?

Pendant qu'elle mettait les feuilles dans un sac à compost, Najia acquiesça même si elle ne pensait pas que la femme lui ait déjà évoqué ce nom.

- Oui, oui, je me rappelle.

Et la vieillearde la suivait en papotant. Au bout d'une heure, elle eut fini de tout ramasser. Elle regarda l'heure sur son écran, elle devait se rendre chez Monsieur Lépine pour tailler sa haie.

- Il faut que je vous laisse, Madame Raymonde.
- Oui, oui ma petite. Attendez, je reviens, dit-elle en rentrant chez elle.

Elle ressortit rapidement tenant dans sa main une petite boîte en fer qu'elle ouvrit.

- J'ai fait des gâteaux ce matin. Vous en voulez un ?

Najia aperçut plusieurs biscuits moelleux. L'odeur du sucre et du chocolat l'envahit entièrement. Des images défilèrent devant elle. Elle se revit dans la cuisine de son enfance, fabriquant des pâtisseries avec sa mère. Elle chassa ses pensées, elle ne voulait plus penser à sa vie d'avant. Cela lui faisait trop mal. La seule vie désormais était là, maintenant. Elle n'avait rien avalé d'autre que sa ration depuis des années. Elle contempla un moment l'aliment défendu, hésitante. La tentation était grande mais elle savait que son estomac ne le supporterait pas.

- Merci beaucoup, mais je ne peux pas, s'excusa-t-elle.
- Oh... Je ne savais pas...

La vieille dame, embarrassée, la dévisagea tristement. Najia la remercia de nouveau et traversa le village. Elle passa au cabanon prendre le robot débroussailleur et se rendit chez Monsieur Lépine. Elle s'attaqua à la haie. Elle faisait très attention à ne pas élaguer les plantes plus qu'il ne fallait. Le plus dur, c'était cette crainte en permanence de faire une faute. C'est en taillant un buisson qu'elle aperçut quelque chose de brillant. Elle s'accroupit, passa sa main sous le massif et en ressortit l'objet. Elle le glissa dans sa ceinture et reprit son travail. Le soir, elle se débrouilla pour arriver un peu avant les autres et posa la bouteille sur le lit de Charline. Peu à peu, le dortoir se remplit. Edwan rentra, elle lui sourit et il lui renvoya son sourire. Lucie arriva juste après. Najia s'assit près d'elle. Celle-ci la dévisagea, méfiante.

- J'ai retrouvé la gourde sous un buisson, murmura-t-elle.

Lucie ne dit rien.

- Je l'ai posée sur le lit de Charline... Je ne dirais rien, continua-t-elle. Tu sais la vie ici est suffisamment difficile. Je sais que tu aimes bien Landino mais tu ne vas rien gagner à te faire des ennemis.

Elle semblait mal à l'aise. Au moment où Najia regagnait son lit, Charline arriva. Elle fut surprise de trouver le récipient sur son matelas. Elle examina Lucie qui faisait semblant d'être assoupie. Elle le prit, soulagée, et alla aussitôt le laver et le remplir pour boire.



Il ne restait plus qu'une ou deux branches à tailler et l'élagage serait bientôt terminé. Edwan poussa la manette du drone pour le ramener

au sol. La machine replia sa lame et stoppa son laser avant de s'immobiliser. Il s'accorda quelques minutes de pause. Il y avait passé beaucoup plus de temps que prévu. Il ne pourrait pas terminer ses autres tâches aujourd'hui. Il espérait pouvoir avoir le temps de tout faire demain sinon... Depuis quelques jours déjà, le retard s'accumulait. L'élagage demandait une attention constante et un soin méticuleux. Il était le seul à savoir se servir du drone. La fatigue commençait à lui peser et puis il y avait cette douleur lancinante. Il était sanctionné depuis ce matin. En reculant pendant qu'il maniait l'engin, il avait bousculé un des villageois. Pourtant, il avait installé des barrières de sécurité tout autour de l'arbre. Monsieur Lépine n'aurait pas dû se trouver là. L'impie n'y était pour rien mais le maître s'était énervé. Comme toute personne en tort, il avait préféré faire payer à Edwan sa propre inattention. Comme d'habitude, le jeune homme avait refoulé en lui sa rage.

Il reprit les commandes. L'appareil fit tourner ses hélices et reprit son vol. Une heure après, les deux branches étaient à terre. Il souffla, peut-être pourrait-il s'occuper des oliviers. La machine revenait tranquillement à sa place quand une branchette tomba sur une des hélices. Elle se tordit et le drone se mit à zigzaguer. Il n'arrivait plus à le diriger. Il perdit de l'altitude, se cogna à un poteau et alla exploser sur une des voitures-bulles garées dans la ruelle. Edwan resta un moment interdit à fixer les dégâts. Doucement, il posa la manette au sol et prit la direction du dortoir.



Il faisait nuit. Les impies se levèrent sans bruit. Najia examina son écran pour prendre connaissance de son plan de travail pour la journée. La liste lui sembla encore plus longue que d'habitude et elle se mit rapidement à ses tâches. Ce ne fut qu'en début d'après-midi qu'elle remarqua son absence. Elle avait beau chercher, il était introuvable. Une petite inquiétude commença à apparaître. Elle

essaya de se rassurer. Un maître avait pu lui demander un ouvrage particulier. Cela arrivait de temps en temps. Elle fut tellement concentrée à ne commettre aucune négligence le reste de la journée que ce n'est que le soir qu'elle commença à réellement s'inquiéter. Elle essaya de questionner Charline et Landino mais personne ne savait où était Edwan. Elle remarqua que Sam lui aussi avait disparu. Elle s'allongea mais ne parvint pas à trouver le sommeil. Ce n'est qu'au petit matin qu'elle réussit à s'endormir un peu. Elle ouvrit les yeux et aperçut Sam au-dessus d'elle. Elle vit son visage et elle sut d'avance ce qu'il allait dire. Elle se redressa.

- Najia, je suis désolé. Edwan...

Le vieil homme cherchait ses mots. Ses traits reflétaient une profonde tristesse. Elle attendait, elle devait l'entendre.

- Je suis vraiment désolé. Il est mort, murmura-t-il.

Elle ne bougea pas. Il s'assit auprès d'elle, la voix chuchotée de l'homme était étranglée.

- Il m'avait confié, il y a quelque temps, qu'il n'avait plus le courage de continuer. Il ne voulait pas passer son existence à servir ces gens.

Aucun son ne parvint à sortir de la bouche de la jeune femme.

- Il m'avait aussi chargé de te dire que tu avais mis un peu de lumière dans sa vie.

Elle hocha la tête et se leva. Elle voulait être seule avec son chagrin. Elle sortit pour se mettre au travail. Elle se dirigea vers la serre. Elle commença à traiter les tomates. Elle regarda autour d'elle comme si Edwan allait apparaître de derrière une allée. Et d'un coup, le chagrin la submergea. Elle ne le reverrait jamais plus. Sa présence lui manquait déjà. Elle s'assit et éclata en sanglots. Elle se sentit seule, tellement seule. Elle lui en voulait de l'avoir abandonné dans ce cauchemar mais en même temps, elle le comprenait tant...



Pourtant elle essaya de toutes ses forces mais celles-ci semblaient parties définitivement et rien ne pouvait y remédier, toute cette fatigue accumulée l'avait rattrapée. Ses muscles, son corps tout entier semblaient usés. Chaque geste lui demandait un effort incroyable. Elle maigrissait et s'évanouissait régulièrement. Chaque jour, elle devait rassembler tout son courage pour se lever et retourner aux jardins, si vide sans Edwan. Les réprimandes et punitions répétées ne servaient plus à rien et le contremaître l'avait compris. Elle n'attendait plus qu'une chose : être enfin délivrée de cette existence, mourir. Autour d'elle, les autres impies faisaient de leur mieux pour l'aider. Najia en avait conscience mais elle s'était réfugiée dans un univers où plus rien ne pouvait l'atteindre. Et un matin, elle n'eut plus la force de se mettre debout. Charline s'approcha :

- Najia, je t'en prie. Tu dois te lever !

La jeune femme livide n'avait même plus la force de lui répondre : ses joues, ses yeux s'étaient creusés. Charline posa un baiser sur le front de son amie et partit tristement. Elle savait qu'elle ne la reverrait probablement pas. Et en effet, le soir le lit était vide.



Ray Verteaux ne put s'empêcher de retenir un bâillement. Cette satanée réunion s'éternisait. Après les comptes de la collectivité, l'extension du hameau, la discussion se portait désormais sur le budget de rénovation pour 3049. Evidemment, le prix des charges de la copropriété serait augmenté de près de quinze pour cent ce qui ne le réjouissait pas : le système automatique d'éclairage devenait trop vieux, deux tracto-pelleteuse-semeuses menaçaient de rendre l'âme,

les robots nettoyeurs n'étaient plus aux normes et les impies ne donnaient pas de résultats assez rentables.

- Peut-être pourrions-nous les remplacer par de nouveaux robots ? proposa la docteur Monara.
- Nous en avons déjà discuté, soupira son voisin, les robots ne sont pas assez modulables. Ils ne connaissent qu'une fonction alors que les impies peuvent s'adapter à plusieurs tâches.
- Bien sûr, mais il y a moins de problèmes à régler.
- Pourquoi ne pas simplement augmenter légèrement leur temps de travail ?
- Il me semble qu'ils font déjà beaucoup d'heures, objecta une vieille dame.
- Avez-vous une autre proposition ?

L'assemblée resta muette.

- D'accord. Votons. Qui est contre une augmentation journalière de... de... trente minutes ? conclut le président de séance.

Seules deux mains se levèrent.

- Article voté à la majorité. Sujet suivant : une des impies est en très mauvais état. Que faisons-nous ? Elle n'est plus rentable et nous coûte environ 10 drachmos par jour. Nous devons nous en débarrasser.

Un jeune propriétaire leva la main :

- Quelqu'un m'a récemment demandé si nous n'avions pas d'impie à vendre à un prix raisonnable. Peut-être cela l'intéresserait-il...
- Bien. A voir... Article suivant. Achat de quatre nouveaux lampadaires...





Malgré la CQ, elle avait froid. D'un froid inhabituel que rien ne pouvait réchauffer. Elle tremblait et aurait aimé avoir une couverture dans laquelle se blottir. Des images de son appartement, rue 6 b, lui revinrent. Elle revoyait la minuscule pièce qui lui servait à la fois de séjour et de chambre : tout était blanc avec quelques touches de couleurs. Des pots de fleurs jaunes, des plantes vertes, une table rouge... Elle avait patiemment récupéré les objets dans des bazars. La jeune fille repensait surtout à la chaleur de sa couette orange. Elle avait aimé fainéanter au lit quand elle le pouvait. Elle avait si froid maintenant. Tout doucement, elle sentait son cerveau ralentir. Ses paupières se fermèrent et le noir l'entoura. Une lumière. Là-bas, elle le savait elle pourrait enfin se reposer. Son esprit peu à peu s'abandonnait à cette lueur... Elle n'avait plus froid, la combinaison n'écrasait plus son pauvre corps... plus de peurs, plus de souffrances gratuites, plus personne pour lui donner des ordres. Tout allait prendre fin. Elle ne croyait pas en quelque chose de divin mais le simple fait de tout arrêter était suffisant pour qu'elle se sente heureuse... libre...

- Par ici.

Le son brusque de la voix lui parvint de loin, de très loin.

- Docteur, qu'en pensez-vous ? continua la même voix. Peut-on la garder en vie ?

Des mains se posèrent sur elle.

- Evidemment avec ça sur le corps, il est difficile de dire. Donnez-moi les paramètres de la combinaison. Voyons ce que je peux faire.
- Croyez-vous que mon ami en tirera quelque chose ?
- Avec cette piqûre, elle survivra, affirma le médecin. De quoi sera-t-elle capable par la suite c'est autre chose. Ce nouveau

médicament est assez extraordinaire mais les effets secondaires sont parfois longs et ennuyeux. Peut-être aurait-il été plus rentable de se débarrasser de l'impie définitivement.

Les mots résonnaient désespérément dans sa tête.

- Il est vrai qu'il est si difficile d'en trouver, continua-t-il. L'acheteur connaît les risques ?
- Oui, je lui ai expliqué.

L'homme, se retournant vers les deux gardiens, leur signala qu'ils pouvaient la prendre. S'approchant de sa couche, ils la soulevèrent et la déposèrent sur un brancard avant de l'emmener dans la voiture-bulle. Najia entrouvrit les yeux. Un des gardes remit au chauffeur un petit boîtier noir en métal. Dans sa demi-conscience, la jeune fille nota cette boîte. C'était l'objet de toutes ses souffrances. Celui qui contenait la bille directement reliée à sa CQ, à la fois clé et modulateur. Chaque nouveau propriétaire dès réception d'un impie s'identifiait grâce à ses empreintes puis la connectait à son bracelet.

« Qui sera mon nouveau maître ? » se demanda-t-elle en sachant que désormais malgré son désir rien n'était fini et que tout recommencerait. La voiture décolla.

## ***CHAPITRE 3***

- Najia.

Cela semblait venir de si loin. Était-ce la voix de Landino, de Sam ? Elle était si fatiguée. Elle ne voulait plus se réveiller.

La voix insistait :

- Najia. Réveille-toi.

Un ordre, elle s'obligea à ouvrir les yeux. La lumière lui faisait mal. Elle ne reconnaissait pas le dortoir. Où était-elle ? Qui l'appelait ? Elle aperçut une silhouette immobile sur le côté. Immédiatement, la peur qui ne la quittait pas depuis six ans remonta en elle. Elle devait se lever.

- Oui, Maître.

Debout, la tête lui tournait. Elle avait envie de vomir.

- Non... Rallonge-toi.

Elle ne comprenait pas où elle se trouvait, ce qui se passait. Elle s'assit toutefois rapidement car ses jambes avaient du mal à la porter. Il s'approcha d'elle et lui tendit une bouteille.

- Il faut que tu manges, reprit doucement l'homme.

Elle avala un peu du liquide. Elle savait qu'elle devait tout boire mais chaque gorgée l'écœurait. Elle avait du mal à garder les yeux ouverts.

- Tu ne crains plus rien. Repose-toi.

Ce ne fut qu'après son départ qu'elle remarqua la couverture près d'elle. Bien sûr, elle n'avait aucun intérêt puisque la CQ l'empêchait de la sentir. Mais le fait qu'elle soit là représentait beaucoup. Elle se blottit dans son lit et s'endormit.



Ce fut l'odeur de la nourriture qui la réveilla. Une odeur de légumes et de poulet grillé. A côté d'elle, un plateau avait été posé. Malgré sa faim, elle n'osa y toucher. En tant qu'impie, elle savait qu'elle n'était autorisée à ne manger que de la bouillie. Regardant autour d'elle, elle nota qu'elle se trouvait dans une véritable chambre avec d'épais rideaux verts aux fenêtres. Une armoire et une commode se trouvaient sur le mur du fond. Que faisait-elle là ? Elle entendit du bruit et le maître rentra. Elle se redressa, et baissa la tête. L'homme rentra, prit une chaise et s'installa.

- Assieds-toi, Najia.

Il hésitait.

- Je voudrais que tu me regardes.

Elle leva la tête. Il vit un instant dans ses grands yeux passer la frayeur au moment où elle le reconnut. Il se doutait de sa réaction.

- Écoute-moi. Je n'avais pas le choix. Je ne peux pas tout t'expliquer... Je ne pensais pas déclencher une telle violence...

Il continuait à parler mais la jeune femme n'arrivait pas à comprendre ce qu'il essayait de lui dire.

- Crois-moi, je ne te ferai plus aucun mal.

Tout semblait embrouillé dans son esprit. Elle ne pouvait pas se concentrer sur les mots. Elle se souvenait bien de quoi il était capable, cela lui suffisait. Comment aurait-elle pu oublier une telle

douleur ? Bastien sentait bien qu'il parlait dans le vide. Il s'arrêta et l'observa. Ses cheveux rasés soulignaient un visage blafard sans expression. Ses joues s'étaient creusées et surtout son regard ne lui renvoyait que du vide. Il vit le plateau intact et soupira.

- Le repas est pour toi, précisa-t-il tristement en sortant.



Tout ce qui lui importait c'est que pour le moment, on l'autorisait à dormir. Elle se sentait sans aucune force. Elle savait bien qu'elle devrait un jour reprendre le travail mais elle préférait ne pas y penser. Elle souhaitait ne plus penser à rien, surtout pas à Edwan. La seule personne dans la journée à troubler son repos était la cuisinière qui lui amenait des plateaux-repas. Son estomac s'était habitué depuis des années à ne recevoir que le même aliment. Tout ce qu'elle avalait lui donnait la nausée. Au début de sa captivité, la vraie nourriture lui avait tellement manqué. La ration des impies était assez consistante pour la journée mais elle n'empêchait pas l'envie de manger. Elle avait tant regardé Madline déguster son petit-déjeuner avec envie. Et puis elle s'y était habituée comme aux autres choses.

Le soir, le maître venait la voir un court moment. Ce n'était pas l'homme dur qui la regardait souffrir au côté de M. Ranzier. C'était certes le même visage, mais ses traits étaient différents, plus doux. Il ne lui demandait rien, ne lui donnait aucun ordre. Alors, au fur et à mesure de ses visites, son appréhension reculait légèrement.



Najia observait le parc par la fenêtre. La propriété semblait assez vaste pour ne pas apercevoir d'autres habitations. De vieux arbres

offraient un abri à de petits écureuils. Les petites feuilles vertes indiquaient l'approche du printemps. Une table en pierre avec quelques chaises longues se trouvait devant la maison. Au fond, une vieille serre abandonnée. Elle repoussa au loin l'image d'Edwan. La porte s'ouvrit et le propriétaire des lieux entra. Comme à chaque fois, elle ne put s'empêcher de tendre chaque muscle de son corps et de détourner son regard.

- Bonjour, dit-il joyeusement.

Il était content de la voir debout. Elle avait repris du poids et son visage était maintenant moins marqué. Ses cheveux bouclés avaient légèrement repoussé. Sa voix sans intonation, lui renvoya son bonjour... Il savait que ce serait sûrement le seul mot qu'il entendrait sortir de sa bouche. Il s'était fait une raison. Il fallait qu'elle réapprenne à vivre. Peut-être finirait-elle par lui faire confiance.

- Viens, nous allons faire un petit tour dans le jardin.

Il ne demandait plus son avis, car à chaque fois elle semblait perdue, inquiète. Sans réaction, elle hocha la tête et le suivit. C'était la première fois qu'elle sortait de la chambre. Ils traversèrent une spacieuse maison plutôt agréable, avant de sortir. Ils avancèrent doucement jusqu'à la table. Bastien surveillait du coin de l'œil l'état de la jeune femme car il savait qu'elle ne manifesterait pas sa fatigue.

- C'était la maison de mon père. Il passait beaucoup de temps dans son jardin.

Une ombre passa sur son visage.

- Il est mort, il y a trois ans maintenant... Le terrain s'étend jusqu'aux arbres là-bas au fond, continua-t-il. A gauche, il y a un petit étang. On pourra y aller une autre fois si tu veux...

Il ne savait jamais trop quoi lui dire et il était le seul à parler. C'était compliqué car, par prudence, elle ne devait pas savoir sa véritable identité. L'Organisation s'était opposée à son projet. Elle trouvait qu'il

y avait trop de risques. Elle lui avait donc imposé certaines conditions. Il aurait souhaité lui rendre sa liberté mais il ne pouvait pas.

Elle semblait contente de prendre l'air. Il reprit gêné :

- Tu ne peux aller au-delà des limites de la propriété...

Comment pouvait-elle avoir confiance en lui alors qu'elle était toujours prisonnière ? pensa-t-il.

- ... Ta combinaison est activée... J'aurais vraiment souhaité qu'il en soit autrement.

Il n'avait pas eu le choix. C'était une des conditions imposées. Comme à son habitude, elle ne réagit pas. Ils arrivèrent près d'un banc. Elle semblait lasse. Il s'assit. Elle resta debout. Elle ne s'assoierait pas sans autorisation. Il soupira. Tout était tellement compliqué.

- Najia, tu n'es pas obligée d'attendre mon consentement pour tout... Tu peux...

Que dire ? Il ne savait comment lui expliquer. Il renonça et lui demanda juste de s'asseoir. Il fallait qu'il trouve un moyen de la faire revenir dans ce monde. Il n'était peut-être pas la meilleure personne pour ça. Elle se reposa un moment et ils regagnèrent l'habitation en silence. Il la ramena dans sa chambre et descendit dans la cuisine. Une petite bonne femme joviale toute ronde dînait. Ses cheveux blancs étaient attachés en chignon et elle portait de petites lunettes rondes colorées. Il l'embrassa chaleureusement sur les joues avant de prendre une assiette et de s'installer en face d'elle.

- Tout va bien ? lui demanda-t-elle, en lui servant un peu de soupe.

Il soupira.

- C'est plus compliqué que prévu. Je ne sais plus trop comment faire avec Najia, répondit-il. Tu n'aurais pas besoin d'un peu d'aide à la cuisine ?

Il avait toujours vu Maria dans la maison. C'est elle qui l'avait en partie élevé. Il savait que la cuisine était son domaine et qu'elle n'aimait pas trop avoir quelqu'un dans les pattes.

- Tu as raison, il faut qu'elle s'occupe un peu. Allez, c'est bon, demain j'irai la chercher.

Bastien lui sourit. Avec Maria elle était dans de bonnes mains.



Najia épluchait consciencieusement les carottes. Cela faisait une semaine que le matin, elle descendait pour aider une heure ou deux dans la cuisine. La vieille dame commençait toujours par lui préparer un cfâ. Elle aimait bien cette cuisine qui était remplie de bonnes odeurs. Et puis Maria était si gentille. Tout doucement, elle sentait ses forces revenir. Pourtant, elle s'était tellement habituée au silence que les mots ne semblaient plus pouvoir sortir. Elle écoutait la cuisinière et cela lui plaisait bien. Elle aimait bien son petit accent qui lui rappelait son oncle.

- Najia, tu veux bien me donner le plat, s'il te plaît ?

La jeune femme saisit le récipient et le posa sur la table. Elle voulut attraper le torchon mais quand elle tira, la vaisselle qui était en équilibre glissa et éclata en petits morceaux sur le sol.

Maria se retourna. Najia s'était baissée pour ramasser les débris.

- Mais ne prends pas les bouts de verre avec tes mains. Tu vas te couper, va plutôt chercher la pelle dans le placard.

Elle ne semblait pas l'avoir entendu. Maria vit alors seulement que ses mains tremblaient. De petites gouttes de sang perlaient de ses doigts.

- Najia, arrête !



Elle se redressa brusquement, terrorisée, tout son corps secoué de spasmes. Maria était désespérée. Elle tenta de la rassurer :

- Ce n'est pas grave. C'est juste un plat. J'en ai des tas d'autres.

Les tremblements diminuaient.

- Tout va bien. Il ne va rien se passer, continuait d'une voix tranquille la gouvernante.

Des larmes coulaient maintenant sur les joues de la jeune fille.

- Ce n'est rien, ma douce, ça va aller...

La vieille dame s'approcha. Délicatement, elle lui posa la tête sur son épaule et la berça. Najia continuait à pleurer sans bruit et peu à peu, elle se calma.



Bastien était rentré tard ce soir-là mais il avait trouvé Maria qui l'attendait. Elle lui avait raconté l'incident dans la cuisine même si elle n'avait pas tout bien saisi. Lui savait de quoi Najia avait peur. Il avait vu et ce souvenir le hantait. Il devait parler à l'Organisation. Elle ne serait jamais en confiance tant qu'elle aurait sa combinaison. Mais jamais celle-ci n'avait été ôtée à aucun impie. Le corps était désormais habitué à ce système. Personne ne savait comment il réagirait en l'en privant brusquement.



L'après-midi, elle aimait s'installer dans le grand canapé du salon pour lire. Un des murs était recouvert d'une immense bibliothèque et elle passait de longs moments à feuilleter les ouvrages avant d'en choisir

un. Elle lisait quand Bastien entra. Elle ne pouvait s'empêcher de se mettre debout à chaque fois qu'il apparaissait malgré ses demandes régulières de cesser. Il lui sourit.

- Tu as l'air en forme aujourd'hui, dit-il.

Il s'installa dans un fauteuil et l'observa.

- Je pense que maintenant tu es prête.

Il aurait souhaité qu'elle l'interroge mais il poursuivit sachant qu'elle ne posait jamais de questions.

- Il est temps d'enlever la CQ, continua Bastien en scrutant son visage.

Elle ne broncha pas, fidèle à son incroyable passivité. Toutefois, il crut apercevoir un petit sursaut.

- Écoute-moi bien. Il faut que tu saches que cela peut être très risqué. Personne ne connaît les réactions que peut avoir ton corps privé de ce système. Il peut mettre très longtemps à fonctionner normalement, tu peux avoir des séquelles mais tu peux aussi mourir... Est-ce que tu comprends ?

Elle ne répondit pas.

- Est-ce que tu es d'accord ?

Pour la première fois, Bastien vit les yeux sombres se poser sur lui, dubitatifs. Elle le jaugeait. Il attendit un moment une réponse puis se dirigea vers la porte.

- Prends le temps. A demain

C'est au moment de sortir du salon qu'il l'entendit formuler une phrase pour la première fois.

- Je veux prendre ce risque.

